

Claude Ollier

**Cahier des fleurs
et des fracas**

**CLAUDE
OLLIER**

P.O.L

Extrait de la publication

Cahier des fleurs et des fracas

Claude Ollier

Cahier des fleurs
et des fracas

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2009
ISBN : 2-84682-371-5
www.pol-editeur.fr

CAHIER DES FLEURS ET DES FRACAS I

Ici entre étoiles et atomes, en insécurité, peu armé pour définir le lieu, sa position dans l'espace, la mienne dans la sienne et la grandeur nature, l'échelle dérobée, inconcevable, toute carte fait défaut. La raison n'investit que quelques graduations sur l'infini graphique, le grand infiniment étourdit, l'infiniment petit ébranle, les deux effraient et mon champ d'action, insituable par mes propres forces dans l'étendue cosmique, non assumable par mes forces propres dans l'univers microscopique, est une scène instable, menacée de toutes parts, non bornée, futile, changeante à peine apparemment pour ce qui est de mon

temps – et pourtant elle tourne ! Ici, le jardin est petit, cependant des événements considérables s’y déroulent, nous sommes le 14 décembre et un bouton de rose est sur le point d’éclore ! À deux pas de là, on voit des roses de Noël, le mauve et lilas des primevères. Des translations innombrables, infimes, animent l’herbe, les feuilles, un bruissement continu la terre, un mouvement incessant de déplacement des signes, tandis que les tumultes frappent la grille, s’y brisent, les fracas d’outre-limite, s’effondrent les régimes là-bas, les édifices cimentés d’armes et de traîtrises, se délitent les frontières à coups de masse et de nouveaux mots d’ordre.

Transit du temps par la matière – mon corps, les arbres, la terre –, l’écriture suit à la trace.

Sakharov est mort et j'ai planté un arbre, les boutures de noisetier que mon voisin m'avait promises. J'ai regardé la marche du convoi, écouté le crissement de la neige que dament les pas, creusé le trou à un mètre du mur après le buis entre les marguerites jaunes et le buis, un peu trop près de la vigne peut-être mais il n'y a pas beaucoup de place dans ce jardin, la boule-de-neige va mourir, faire illusion un an ou deux encore, ses branches vont craquer une à une, ses feuilles se raréfient chaque année. Là, de l'autre côté du buis, le noisetier tiendra sous son ombre tout ce pan de mur que j'ai fait surélever, protégera bien tout ce coin du jardin, ni la neige ni les cieux ne protégeaient le cimetière, l'intimité violée par les *spots*, un direct sans vergogne, le crâne très allongé du mort en bas sous les feux qu'il fuyait, un peu de neige fondue tout alentour, j'ai tassé les feuilles mortes au fond du trou, un lit de feuilles mortes que j'ai couvert de terre meuble, et fiché dedans les boutures, l'une d'elles porte déjà des bourgeons.

Pluie battante, rideau de pluie contre les vitres, je change l'eau du vase bleu qui est une cruche à bière que je me rappelle avoir observée toute mon enfance dans la salle à manger, range les chrysanthèmes dans le vase, pose le vase sur la grande table, ouvre la radio et l'interlocuteur du journaliste à Bucarest ouvre grande sa fenêtre pour que nous parviennent en direct le tumulte des gens dans la rue et les avertisseurs des voitures qui passent vite, gagnent le centre, tandis que dans sa salle à manger une voix d'homme à la télévision donne les dernières nouvelles. Le différé est si bien logé en nous que ce simultané étonne.

Les cinq pétales à l'odeur fade de plante des marais, d'un rose très pâle comme diffusé d'une touche violine *au verso*, impure, mêlée de

gris et d'une giclée de taches brunes minuscules, touche pastel diluée dans le hasard d'un choc, inégale d'un pétale à l'autre, mordant sur l'aura verte au départ de la tige régulièrement cylindrique, d'un brun violacé lustré, aux reflets vert d'eau, à la rencontre de petites feuilles vert pâle ourlées de rose nacré qui se disent involucres, tandis qu'*au recto* la gerbe en expansion des étamines emplit la cavité, périscoptes jaune vif – l'une des fleurs s'est ouverte ce matin, l'autre s'ouvre à peine, ce sont des ellébores noirs, ils fleurissent en novembre sur la plate-bande jouxtant le mur que j'ai mis près d'un an à conforter voici six ans, entre pivoines et rhododendrons, leur tige casse comme du verre, j'en mets un ou deux parfois dans le vase en terre cuite de Safi, ce sont les seules fleurs en ce moment, la rose rouge ne s'est pas ouverte, on les appelle ellébores ou roses de Noël, ils passaient pour guérir la folie autrefois.

C'est veille de Noël, l'écran s'allume sur une gerbe de fleurs argentées en expansion dans le ciel noir de la capitale, les balles traçantes illuminent le Palais dément, la nuit couve la lutte indécise, imprécisée, diversifiée, plurielle et isolée. Insensés sont ceux qui vont d'un tank à l'autre comme d'un buisson à l'autre, bondissant, se rattrapant en courses folles de vingt ans de frustration sonore, visuelle et gymnastique. Inattendu et prodigieux spectacle que l'avancée des chenilles là où il n'était loisible que de se taire et reculer. Les machines sont anciennes, obsolètes selon les experts, les cadavres ne le sont pas. Ça marche, la vieille ferraille, partira à la casse tout de suite après. Mais enfin, voici une vraie révolution, ça tire de partout, il y a du sang, des larmes, des abominations ! Ce retour à la normale se sent à l'arrière-plan des réactions, c'est le non-dit des médias qui perce, ces révoltes sans autre bruit que celui des voix ne passaient pas, elles ne faisaient pas le poids, dans les livres se lisent toujours l'insurrection, le drapeau troué, le tireur embusqué, l'étudiant

orateur. Si les scènes de rue se conforment aux lectures d'enfance, alors c'est bel et bon !

Bourgeons près d'éclorre sur le pommier d'api. L'an dernier à même jour, il était en fleur. Pas de gelées depuis vingt jours, la terre a reconstitué ses réserves et ce matin il ne pleut pas. Beckett est mort et j'ai montré à Ariane cette photo très belle où son œil gauche n'apparaît qu'en transparence, sévère, s'opposant au droit, où se lit la sévérité aussi, celle de l'exigence et d'une formidable envie de rire.

On a cueilli le gui sur le pommier hier à la mi-temps de la grande promenade de Palmort, non loin de la chapelle devant la maison en ruine, la vue du bouquet de tiges luisantes et des fruits mûrs de ce blanc laiteux, globes oculaires, a fait surgir l'image du lustre à suspension de la

maison de Boissy, sorte de roue en bois d'un demi-mètre de diamètre, où ma grand-mère suspendait le gui, elle officiait avec ses cheveux blancs comme une druidesse, disposait les branches sur la roue en bois, c'était une cérémonie censée bénir la maison. Les quelques branches qu'on a cueillies, je les dispose dans la corbeille marocaine en palmier tressé à un mètre du sol, logée dans le treillis en macramé qu'avait fait Ariane à son école il y a bien des années, j'avais eu beaucoup de mal à ficher une grosse vis à crochet dans la poutre. Les branches de gui dans la corbeille forment ainsi une sphère tramée de courts tronçons dont l'aspect est celui d'une représentation graphique de formule chimique, dessin symbolique, familier somme toute, hors toute présomption d'immortalité. De petits fruits sphériques veillent sur la grande pièce, ils l'ont à l'œil. Et le macramé ou dentelle arabe rime avec l'image sainte de La Mecque au mur surplombant le piano.

Le travail de l'oubli procède tel le sculpteur dégrossissant et décapant, déblayant, la forme à sauvegarder se dégage du bloc mémoriel, impose ses traits après quelques éclipses où elle pourrait faire l'objet du décapage aussi, rien ne garantit sa sauvegarde que ce qui depuis toujours nous échappe dans ce travail de longue haleine. Les traits de la fille en violet à Kiev cet été se détachent des innombrables lignes de force sur cette grand-place où les couloirs souterrains jouent leur rôle. Elle allait du vacarme entretenu dans les sous-sols par les chanteurs et les acteurs au vacarme entretenu sur le terre-plein entre les grands arbres par d'autres chanteurs et ce rassemblement pacifique qui, dans la contre-allée devant les murs de la grande poste, réclamaient l'indépendance de l'Ukraine. Elle s'adonnait à une liaison entre les deux niveaux, pouvait supposer l'observateur, et la rose rouge qu'elle tenait de la main gauche à hauteur de ses lèvres disait le ralliement... Elle avait dix-huit ans peut-être et por-

tait avec aisance, sans trouble apparent, une courte robe à fronces très décolletée lui laissant le dos nu jusqu'à la taille. Ses cheveux noirs très courts étaient coiffés avec recherche. Elle descendait les marches des multiples escaliers faisant communiquer les places, remontait celles d'un autre escalier plus loin, reparaisait imperturbable, après quelques pas vers les chanteurs sous les arbres redescendait et jamais la fleur ne quittait ses lèvres. Personne ne l'abordait, l'oubli me dit que c'était étrange, personne ne semblait prêter attention à elle faisant sonner le rouge, le noir et le violet sous les lumières dans le soir, c'est aujourd'hui que je m'en avise, j'étais le seul à l'admirer, ou ses allées et venues relevaient d'un parcours commun à tous, rituel, un article du rituel disait qu'aucun ne lèverait les yeux à son passage : au viol de cette règle, la rose dans l'instant se fanerait. Pourtant, j'ai violé cette règle.

Le communisme au fond de l'impasse où l'ont lancé les perversions lexicales autant que l'utopie du plan, halluciné par le gris du mur et les graffitis figés des formules, tout interdit soudain par décret venu d'ailleurs, se frotte les yeux, fait demi-tour à allure de rêve et se retrouve dans la grand-rue. C'est bien la grand-rue d'autrefois, l'étudiant brandit le drapeau, le paysan les fleurs, le poète ressuscité s'empare du micro, chacun tend vers les livres ses deux bras, la République recouvre sens, l'écrivain présidence... Et nous, nous sommes assez loin de là dans la rue : ce croisement, nous l'avons passé depuis longtemps, perdu de vue, nous nous retournons avec émotion pour voir la fête là-bas qui s'y déroule. Nous ne sommes pas dans l'impasse, nous sommes sur la grand-rue, bien plus loin sur la grand-rue, les perspectives s'y diluent, plus de drapeaux, plus de bouquets, plus de débats, celui qui parle ici d'impasse se fait traiter de lunatique, ne trouve oreille où se confier.

Images aériennes du *mur* de Berlin, nous disant que rien n'est joué. Le commentaire l'assure : l'édifice anachronique a été abattu sur cent vingt mètres, il s'élève toujours sur cinquante-quatre kilomètres, les miradors sont là, les mitrailleuses, les chiens, un glacis même devant le mur a été refait ces jours derniers. Quelques mots sur quelques images comme à contre-pied de toute phrase aujourd'hui. Veillons ! N'abaissions point notre garde ! Je me souviens de la Friedrichsstrasse quand j'habitais Berlin, je l'ai franchie vingt fois, cette *écluse*, pour aller au Kino Camera, voir Fritz Lang ou... Duvivier, il y avait un festival Duvivier l'hiver 65 et j'étais assis entre des vopos cinéphiles, l'un d'eux une fois avait rectifié une erreur de date que je commettais, commentant une filmographie avec ma voisine. Ce souci de l'exactitude et de l'ordre, je l'apprécie, je le partage, jusqu'au seuil de l'obnubilation, de l'obsession, du délire monomaniacque que j'ai vu si massivement et si

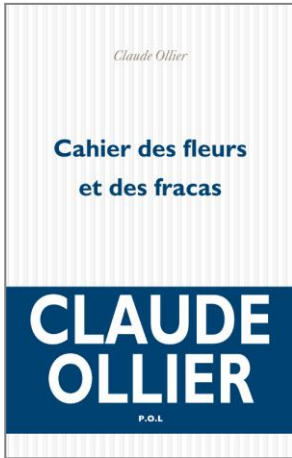
imprévisiblement franchi autrefois, chez le plus doux, chez le plus raisonnable et raisonneur, chez le plus intègre et tolérant au foyer, le plus doué d'humour entre quat'z'yeux. J'avais établi ceci, autrefois : l'Allemand a de ses qualités les défauts, le Français de ses défauts les qualités. La formule me revient en tête le jour où il faut prendre le mur en défaut – du rationnel des uns, de l'utopie des autres. Le paradoxe, dans cet enchaînement d'événements très rapides et tempétueux, c'est que chacun sent bien que doit rester quelque part un *mur*, mais personne ne le dresse sur le même lieu, fût-il utopique.

Cet homme trapu, râblé, presque chauve, tache lie-de-vin triangulaire sur la tempe droite, qui s'appuyait de la main gauche sur le capot de l'automobile pour mieux brandir la droite vers l'interlocuteur, ne tarde guère à former un attroupement dans la grand-rue de la capitale. Deux ou trois cents personnes l'entourent et

l'écoutent, c'est une altercation pacifique mais il n'est pas quotidien qu'une telle altercation se prolonge pacifiquement. Le contradicteur se distingue mal de la foule sur le trottoir, le contradicteur est peut-être toute la foule sur le trottoir, et une partie ou la totalité de la foule derrière lui et au fond de l'image derrière l'automobile. Beaucoup de ces gens sourient, ils ont l'air intéressés, un peu surpris. L'homme se redresse, recoiffe son chapeau, un feutre ordinaire, aux bords assez larges, pas très seyant. Il est vêtu d'une simple gabardine, légère pour la saison, se dépense sans compter, il a bien autre chose à faire qu'à pérorer ainsi dans la rue avec des inconnus, on dirait pourtant qu'il y tient, qu'il trouve ça aussi important que de défendre ses vues dans les réunions officielles prévues toute la journée. On dirait aussi qu'il met là tout en jeu, qu'il mise tout là dans les rues de Vilnius, tout ce qu'il possède, c'est quitte ou double. Il y a un côté désespéré dans ce déploiement de talent, de force de conviction, de passion, du dépit aussi, de la lassitude entre deux démons-

Achévé d'imprimer en novembre 2009
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2134
N° d'édition : 170934
N° d'imprimeur : 09XXXXX
Dépôt légal : décembre 2009

Imprimé en France



Claude Ollier
Cahier des fleurs et des fracas

Cette édition électronique du livre
Cahier des fleurs et des fracas de CLAUDE OLLIER
a été réalisée le 30 novembre 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2009
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782846823715)
Code Sodis : N43690 - ISBN : 9782818003336
Numéro d'édition : 170934